

LIEUX

© cycle été 2024 de Tiers Livre  
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Laure Humbel

# LIEUX



## TABLE DES CHAPITRES

	<i>Lieu</i>	7
	<i>Deux silhouettes</i>	11
	<i>Habiter</i>	12
	<i>Une brosse à dents au Hilton</i>	13
	<i>Seule sur les remparts</i>	15
	<i>Un mendiant</i>	17
	<i>Des pierres du ciment du ciel</i>	18
	<i>Démolition</i>	20
	<i>Sur les remparts</i>	21
	<i>Premières photos</i>	23
	<i>La matière du temps</i>	24
	<i>La tête à l'envers</i>	26
	<i>Habiter dans du tissu</i>	29
	<i>Maillons d'une vie ordinaire</i>	30
	<i>En homme</i>	32
	<i>Au bord du Potomac</i>	33
	<i>Bleu de chauffe</i>	34
	<i>Le visage de Dieu</i>	36
	<i>Décombres</i>	37
	<i>La cathédrale</i>	38
	<i>Studios Decanis</i>	39
	<i>Clôture</i>	43

	<i>Est-il vrai ?</i>	45
	<i>Pavillon</i>	47
	<i>Nanterre</i>	48
	<i>Centre historique</i>	49
	<i>Nuit</i>	51
	<i>Mémoire vague</i>	52
	<i>Yvetot</i>	53
	<i>ne pas</i>	54
	<i>Réverbération de l'éther sur la plage</i>	55
	<i>Pasolini par Pignon-Ernest</i>	56
	<i>Bleu nuit</i>	58
	<i>Charbon</i>	60
	<i>Ferroviaire</i>	61
	<i>Épernay</i>	62
	<i>Le lac noir</i>	66

Un lieu, l'évidence de ce qu'est un lieu, l'évidence de son existence, rend superflue toute tentative de définition. Celles des dictionnaires se contentent de segmenter l'espace, sans ajouter ce qui fait qu'un lieu est un lieu différent des autres lieux. Chacun a les siens, des lieux dont la particularité ne peut être saisie par une autre subjectivité. Sans appartenir nécessairement à quiconque, ils peuvent rendre jaloux, tant l'affect qui s'y attache est personnel, lié à des souvenirs, des émotions, des rencontres, des retours qui n'appellent pas toujours le partage. Un rapport très différent s'établit d'ailleurs pour toute personne avec chacun de ses lieux. L'éloignement et le temps en sont les ingrédients, et l'état d'âme qui a présidé à la découverte, et les allers simples ou les allers retours, et les gens du lieu ou venus en ce lieu ou qui sont ne sont plus n'ont jamais été y sont transportés par l'imagination. Des lieux imaginaires s'immiscent dans la liste, qui sont parfois tout aussi chers à l'esprit que les autres. Des lieux rêvés. Des désirs. La terre ne nous porte pas de la même façon en tout point.

Certaines personnes, poètes – mais pas tous les poètes – anges, penseurs des profondeurs, prosateurs hors sols, estiment que la question du lieu ne les concerne pas, qu’une strophe, une action peut se passer ailleurs ou n’importe où, qu’il n’est pas besoin de décor. Pour d’autres au contraire le lieu donne le la.

Décrire l’âme d’un lieu est une tentative incomplète. Un lieu n’a d’âme que passagère. S’il est habité, il n’est pas la somme des essences qui l’habitent, qu’il s’agisse de bipèdes ou du vent dans les feuilles, qu’elles soient foule guerrière ou clapotis d’un ruisseau ; mais il doit s’en laisser traverser pour prendre consistance. S’il refuse, il se dessèche et disparaît en tant que lieu. Ce n’est pas la même chose que d’être à l’écart, car un lieu écarté garde sa personnalité. Si le lieu est désert même, il gagne en profondeur.

Se décrire soi-même en un lieu, c’est lui prendre quelque chose, quitte à lui rendre en retour de l’attachement – ou du dégoût. Respirer son air, fouler son sol, le pénétrer, s’en imprégner, le détester vouloir le fuir maudire la glu qui le compose et qui colle aux souvenirs, ne plus jamais, ô dieux, par pitié, y revenir, en rêver toutes

les nuits, l'espérer en toutes saisons, le revoir, sentir son odeur, y déposer une nouvelle couche de la poussière de son propre temps.

Il est possible de décrire un lieu, de s'y décrire, d'y inventer une histoire, de l'inventer lui-même. Il est difficile d'expliquer ce que c'est.

Des lieux souvent s'invitent dans prévenir, et repartent de la pensée plus vite qu'une bulle éclate à la surface de l'eau. Le souvenir ne s'est pas accroché. Un instant après, l'esprit a oublié dans quel lieu un instant il était. Ce sont des lieux fugaces. Ce sont des lieux réels, récurrents, séjours de nombreuses années, ou lieux d'un seul passage. Ce ne sont pas forcément les lieux les plus forts d'une vie, mais ce sont souvent les mêmes qui reviennent, le parking des cars d'une ville touristique, la chambre bleu marine aux de bois vernis où se récitait la prière du soir des vacances d'enfant, le ciel de la station de RER entre les bandes en béton au-dessus des quais, ciel barré de caténaires, et les arbres du parc au-dessus, une portion de trottoir en courbe près des remparts d'une autre ville...

Il faudrait, pour les collectionner, noter ces lieux aussitôt qu'ils abordent à l'esprit, et peut-être noter aussi dans quel moment s'est faite la réminiscence, et s'interroger sur l'importance relative du souvenir et du lieu. La description de l'endroit en tant que telle ne vaut pas plus que le surgissement de la réminiscence, ou que ce que l'endroit représente pour la personne qui accueille la remémoration, ou que l'activité dans laquelle cette personne est plongée au moment où le lieu surgit. Noter les lieux au fur et à mesure de leur apparition aléatoire et sans régularité donnerait l'illusion de les retenir. Ces bulles de temps qui affleurent à la conscience formeraient collection, et si la récolte s'effectue sur un temps assez long, une carte se dessinera, dans les interstices de laquelle pourra s'écrire un état singulier du monde..

## *Deux silhouettes*

Deux silhouettes deux flammes verticales et mouvantes avec un cœur plus rouge les flammèches se cherchent le désir crépite tourne se cherche et danse spirale inaccomplie de leur aspiration.

Deux silhouettes deux algues que la marée montante redresse et fait flotter sinuosité fluide leurs effleurements portés par le flux inversés par le courant plus près plus loin peut-être.

Deux silhouettes deux corps tremblants du bout des doigts s'approchent.

Habiter, moins bien loti que l'âne, une chambre où passe la pluie. Travailler dur pour l'amour, pour l'espoir, pour la vie, fabriquer avec ses mains, avec son travail et ses mains, une maison de briques crues. La beauté du matériau, l'esthétique d'une architecture minimaliste et douce, l'attention aux hirondelles, dépassent les engins de démolition et les chantiers de béton. Elles sont aussi plus fragiles.

L'élégance et le luxe sont un porte-cigarette, effilé comme une robe fourreau, épaules nues, et des gants remontant plus haut que les coudes. La cigarette écrasée, la fourchette le remplace dans la bouche, et puis la brosse à dents, qui remplit sa fonction d'hygiène élémentaire. Son manche tient dans la main, y flotte un peu, ses poils rigides reçoivent une traînée de dentifrice, c'est le seul objet qui fouille vraiment la bouche jusque dans les recoins. C'est dégoûtant une brosse à dents, ça frotte l'ivoire et heurte la gencive, ça insiste deux minutes (au dentiste on dira trois ; qui met un minuteur pour ses molaires, canines et incisives ?) et tout au fond, elle touche aussi la langue et le palais.

Recracher. La mousse sale dans le lavabo, la salive du quotidien sur laquelle la main, en déviant le flux du robinet, fait passer un peu d'eau, asperge la faïence jusqu'à voir disparaître la mousse blanche ou rose ou verte, les couleurs des dentifrices sont plus limitées que celles des brosses à dents, d'un revers de la main le produit

du brossage s'évacue dans les profondeurs et se cache au regard, mélange de gel de synthèse, de bave et de plaque dentaire, pour qu'il ne reste plus que la surface du marbre grec, de la faïence du lavabo, dans la salle de bain où elle s'imagine femme qui a quitté sa robe fourreau pour enfiler un déshabillé de soie.

Une nuit, petite, elle a dormi dans un Hilton, payé par la compagnie aérienne à cause d'une avarie d'avion qui avait cloué au sol tout le voyage organisé. Dans la chambre du Hilton, elle était petite et les lavabos lui arrivaient à hauteur de menton, la faïence était noire, c'était même peut-être du marbre, avec une robinetterie en laiton dorée, le carrelage au mur était luisant, brillait, c'était noir mais pas sinistre, c'était strié, des veines blanches et dorées. Elle ne se souvient pas si elle a craché dans ce lavabo, s'il y avait un verre à dent ni en quelle matière il était, si les valises étaient restées dans la soute en attendant, si la compagnie leur avait fourni une brosse à dent. Elle rêve de retourner un jour dans un Hilton. Mais après le réveil, quand la toilette est faite, et que les paillettes tombent du luxe et de la volupté, elle essaie de rêver à un monde moins injuste.

Seule sur le chemin des remparts de Beaune, les toits en poivrière ne pourront pas percer le plafond de lumière que les nuages tendent sur le ciel. Le chemin de ronde.

Seule à faire le tour d'une ville qui s'est tue, la maison et ses roses, le junipérus qui masquait la terrasse, le portail s'est clos sur un jamais plus.

Les lions n'ont jamais rugi qu'à moitié sous leur mousse séculaire, dominés par un très vieux ginko dont nous ramassions les feuilles d'une couleur ou l'autre, d'une saison à l'autre, et l'été revient. Les canards ont grandi sans doute au lit de l'Aigue dont les sources laissent à chaque orteil un souvenir glacé. Je ne reconnais pas les marronniers.

Seule à croire que le temps peut être circulaire, le mouvement, s'arrêter. L'heure sonne au beffroi où grimpent la nuit les chats.

Les lierres s'entrecroisent comme les doigts de nos mains, infinies ramifications des instants, des regrets, des discussions tendues qui éclataient en rire, des chansons retenues. Les autres vieux aussi finiront par mourir, et nous serons

vieux à leur place. Les pavés sonnes. Le théâtre de verdure se remplit de mes souvenirs, de mes désirs dégoupillés, les ombres s'enfuient, la lumière est dure.

Seule à traîner du sable à mes semelles, quelques graviers, faire le tour des remparts.

Un homme mendiait entre les voitures arrêtées au feu rouge, sur une grande place carrée de Madrid, au pied du musée archéologique. Cet homme n'avait pas de bras. Sur son torse nu pendait une boîte de conserve qui lui servait de sébile et qu'il balançait lamentablement par des mouvements de tout son corps, et les conducteurs, quand le feu redémarrera, l'évitèrent, le renvoyant vers le bord du trottoir, vers la marge de leur trajet, au moyen d'à-coups saccadés du volant et de coups de klaxons.

## *Des pierres du ciment du ciel*

Des pierres du ciment du ciel. Nuits d'été dans des sacs de couchage et des châteaux forts. L'herbe est humide, elle supporte parce qu'elle aime marcher, parce que surtout elle a besoin de n'être pas seule besoin et pour être d'un groupe il faut faire comme eux, ils campent. Le jour les nuages passent, le paysage jusqu'à la mer, vieilles tours aux pierres tombées maisons à colombages pommiers. Ils aiment les vieilles pierres, tous même elle, ils font des détours pour voir un camp romain un mur de la préhistoire un souterrain, ils aiment les souterrains et elle aussi même si les tunnels c'est toute l'année pour elle la campagne c'est seulement l'été qu'elle peut oublier les tunnels de son quotidien dans les souterrains de la Défense dans les couloirs du métro, les changements par cœur et les mines lointaines qui occupent ses journées derrière son bureau même si de nos jours les mines souvent sont à ciel ouvert. Elle se demande, souvent ou très souvent ? Ils grimpent sur les remparts du plus grand château presque entier peut-être reconstruit, les tours elle les aime rondes ou carrées

avec des créneaux, elle les aime en ruines les créneaux du temps pas ceux voulus par les hommes en haut des courtines et des chemins de ronde mais ceux faits par le temps les murs en diagonales elle prend dans les yeux les couleurs de la pierre de l'herbe et du ciel. Le ciel est gris souvent mais moins monotone qu'au milieu des tours fusées des tours diagonales de fer de verre d'acier qui entourent le néant dallé de son quotidien à La Défense où le temps glisse sans passer sur des formes géométriques trop nettes trop anguleuses pour laisser la place à une histoire.

Apprendre que l'immeuble va être démolì. Ne pas pouvoir rester. En partant, emporter les huisseries, par économie et parce qu'en les regardant, là où on relogera, peut-être qu'on se sentira encore un peu chez soi. Voir se vider l'immeuble. Finir par accepter les solutions proposés. Avoir bientôt un nouveau toit. Ne pas revenir le jour de la démolition. « Ce n'est pas beau de regarder quelque chose qu'on casse ».

Seule sur le chemin des remparts de Beaune, les toits en poivrière ne pourront pas percer le plafond de lumière que les nuages tendent sur le ciel. Le chemin de ronde.

Seule à faire le tour d'une ville qui s'est tue, la maison et ses roses, le junipérus qui masquait la terrasse, le portail s'est clos sur un jamais plus.

Les lions n'ont jamais rugi qu'à moitié sous leur mousse séculaire, dominés par un très vieux ginko au pied duquel se ramassaient les feuilles d'une couleur ou l'autre, d'une saison à l'autre, et l'été revient. Les canards ont grandi sans doute au lit de l'Aigue dont les sources laissent à chaque orteil un souvenir glacé. Les marronniers ne se ressemblent plus.

Seule à croire que le temps peut être circulaire, le mouvement, s'arrêter. L'heure sonne au beffroi où grimpent la nuit les chats.

Les lierres s'entrecroisent comme les doigts des mains, infinies ramifications des instants, des regrets, des discussions tendues qui éclataient en rire, des chansons retenues. Les autres vieux aussi finiront par mourir, et nous serons vieux à

leur place. Les pavés sonnent. Le théâtre de verdure se remplit de souvenirs, de désirs dégoupillés, les ombres s'enfuient, la lumière est dure.

Seule à traîner du sable aux semelles, quelques graviers, faire le tour des remparts.

Premières photos, les images de l'abbaye bénédictine de Fécamp, avec ses pinacle fleuris et ses arcs boutants, sa tour massive à la croisée du transept, toutes rognées dans le coin inférieur gauche par un triangle rouge, plus ou moins largement au premier développement. Compris qu'il faudrait mieux rabattre l'étui la prochaine fois. Il était amovible mais si on l'enlevait, avec ses boutons pression, on risquait de le perdre.

Le ciel s'était voilé et la lampe du bureau était allumée. Son abat-jour d'albâtre, serti comme une verrière de la belle époque, avait des incrustations d'ambre en bordure, sa tige de bronze était une fleur de lotus fermée, son pied une feuille de nénuphar. Il ne sait combien de temps il resta encore plongé dans mon ouvrage. Comme il relevait les yeux, le jour lui parut jaune par la fenêtre qui donnait sur un jardinet séparant la rue de la maison et pour protéger celle-ci, on l'avait munie de barreaux, alternativement droits et ondulés. Quelque chose, se dit-il, avait changé, mais il ne remarqua rien de précisément anormal. Le ciel même avait repris un aspect des plus banals.

Tournant le dos au jour, il traversa la pièce et manœuvra le bouton de la porte ; il l'ouvrit ; les meubles du séjour étaient tous renversés, éventrés, démolis, ils gisaient sous les gravats, le mur était tombé, les planches de l'armoire ne pourraient plus servir qu'à faire du feu, un seul battant restait de la porte-fenêtre, où des vitres éclatées ne subsistaient que des morceaux poin-

tant en piques, en lames de faux, la bourre des coussins se répandait, des bouts de vaisselle, des livres écrasés jonchaient les tomettes qui n'étaient plus visibles, comme des flaques rouge brique, qu'aux rares emplacements où ne s'étaient pas la poussière et les débris. Sur la voûte du ciel passaient de fins nuages.

En penchant la tête à l'envers les tours s'enfuient le ciel reste bleu encore un peu plus profond déjà les nuages rapides. Elles fusent la tête tourne la cheville aussi elle pousse un juron se mord la lèvre regrette regarde autour d'elle qu'on ne l'ait entendue les gens tous habillés tra-cent des diagonales en travers de la dalle de la Défense la tête en l'air inquiets. Elle sait aux chaussures des femmes si elles sortent du bureau ou du centre commercial, si elles ont des talons ou si elles sont plates, fatiguées toutes elle frissonne. Elle pourrait directement aller de l'ascenseur du bureau aux quais du RER par en dessous elle écoute le bruit de ses pas c'est creux en dessous ça ne s'entend pas le son réverbère remonte s'envole se disperse dans l'air qu'elle aspire un air pas très pur un bol d'air quand même pas comprimé pas climatisé frais un bol d'air frais ce soir ils ont tous une image en boucle des tours effondrés un nuage de ciment ici la halle du CNIT a la forme d'un aéroport les tours s'enfuient mais tiennent contre le ciel. Elle s'engouffre dans l'escalier mécanique emportée

par plusieurs diagonales qui ici se rejoignent son allure est accélérée du mouvement des autres les marches sont hautes les marches bougent elle les descend et le bruit soufflant des portillons et des portes et le bruit chahutant des trains sur les rails et le bruit des épaules se frôlant des passants s'être rendu compte ça sonne la porte claque elle se tient à la rampe la rame démarre. Elle trouve à s'asseoir, dans ce sens-là le soir elle peut trouver à s'asseoir, pas tous les jours, elle se demande si elle trouve souvent ou parfois à s'asseoir il y a presque toujours un SDF qui passe elle se demande : souvent ou presque toujours ? Le train file sous la terre. Un Antillais jovial joue de son accent son amplificateur à la traîne il mime une rumba et fait son jeu comique, elle le connaît elle l'a vu parfois ce soir il essaie mais personne ne veut rire il continue pourtant il fait la danse du porte-monnaie, il appelle ça, il l'apprend aux voyageurs : vous voyez c'est pas compliqué, il lève haut le coude et introduit la main à plat dans sa poche intérieure, elle ne demande aucun entraînement cette danse, vous la connaissez désormais messieurs dames à votre tour maintenant faites-la pour moi, quelques uns rient il récolte quelques sous elle se demande comment il fait pour garder sa gaieté elle se ré-

pond : c'est son outil de travail. Elle change à Châtelet la lumière est identique à toute heure de la journée l'odeur est putride à tout jour de l'année il paraît que ça vient d'une veine de soufre que les tunnels du métro ont percée le bruit est métallique et le niveau sonore intense frénésie de partout des lettres sont accrochées au mur ou pendent de la voûte aussi crasseuse que le sol ça sonne la porte claque le second RER l'enfuit dans ses boyaux à Saint-Michel elle pense que tout le monde pense à l'attentat qui eut lieu ici dans son adolescence aujourd'hui tout le monde c'est sûr ça crispe jusque sous les roues qui écrasent les rails à Denfert la lumière des néons sur le quai devient rosâtre le mouvement de la rame est ascendant le ciel a disparu d'être passé sous terre c'est une bande anthracite au-dessus des caténaires les masses des immeubles sont noires avec des gens trop vite pour les voir vraiment dans leur cuisine la table des devoirs un blouson qui s'enlève dans un soupir partout souvent presque toujours la télé allumée les tours en train de tomber.

Son amie mauritanienne et ses filles avaient essayé de lui apprendre à se draper dans l'habit fait d'un seul tenant, un très grand coupon de coton très fin, enroulé plusieurs fois autour de soi, de la tête au pied, léger, contre les regards et le sable et le vent. La Nigérienne de notre groupe, toute Sahélienne qu'elle soit, était aussi embarrassée que l'Européenne dans cet inhabituel habit, avant d'en découvrir la légèreté et le confort.

Elle a trente ans. Les doigts du coiffeur retiennent son mouvement, et le ciseau lui frôle le menton. Elle aimerait changer de tête. Un jour elle aura soixante-sept ans, et le discours d'adieu des collègues, malgré elle, et leur petit cadeau, lui feront venir des larmes aux yeux. Elle se forcera une dernière fois à sourire à un chef de service, le plus mesquin d'entre eux. Dans la première moitié des années quatre-vingt, elle saute pieds nus dans des flaques, les graminées sur les bords du chemin sont semés de coquelicots, jupe à carreaux et cheveux tressés, sur la photo on dirait une Suisse. *Le temps a altéré le tirage. Un voile rouge s'est déposé sur les couleurs d'elle, enfant.* Elle a quarante ans. Elle tape sur un clavier. Elle analyse des données. Elle commence à se reculer pour mieux distinguer les chiffres à l'écran. Quelques années plus tôt, elle écrit à une amie qu'elle aurait dû changer de vie plus tôt. Elle n'appuie pas sur la touche envoi mais sur la touche retour arrière. Elle efface les lettres une à une. *Elle ne laissera presque rien derrière elle, quelques affaires, quelques souvenirs, un plan*

*d'épargne retraite.* Le 11 septembre 2001, elle a une vingtaine d'années. Elle a honte à cause de son collant filé. *Peut-être même moins que ça.* Elle a quarante-cinq ans. Elle n'a jamais connu la guerre. Elle a quand même peur de la guerre.

Pas de photo. Une femme en homme pour traverser la France occupée. En homme pour éviter vous savez quoi, ces choses on n'en parle pas. Une femme repoussant son dégoût quand les hommes dans le même camion (le même compartiment ?) font passer en toute amitié la gourde de vin, leur salive sur le goulot. Elle est des leurs en pantalon. Elle boit. Il y aurait pire.

Washington est tombée au bord du Potomac ayant trébuché sur l'unique colline elle s'est étalée dispersant autour de son corps longiligne quelques musées des cailloux dressés qui se prennent pour des symboles des flaques de rond-points giclant en avenues qui étoilent l'horizon des statues monumentalisant la mort, les morts, la guerre. La plus grande statue a le visage figé dans le marbre blanc son nom comme tous les noms des grandes personnes font la rime à la ville. Dans un cinéma entre Logan Circle et Dupont Circle, on joue en noir et blanc et très vieil Orson Wells. Une utopie s'est pétrifiée dans un cauchemar labyrinthe.

La photo est contrastée. Un homme svelte, cheveux plaqués, une moustache à la Clark Gable, ses lunettes de protection remontées sur le front, élégant oui élégant dans sa combinaison. Il n'était pas chauffeur, attention, mécanicien. La combinaison restera grise jusqu'à ce qu'elle disparaisse avec la photo. Sa couleur est déjà tombée en poussière. Au moment de la photo l'avenir de l'homme n'existe pas. Un jour il sera grand-père. La femme à côté de lui ne sera jamais rien qu'une figure en noir et blanc sur un papier aux sels d'argent. Elle porte un manteau clair qui devait être blanc. Devenu grand-père, il citait encre des noms d'actrices et de célébrités, des noms qui n'étaient rien pour les petits-enfants. Dans sa combinaison, il assurait le dernier maillon de la liaison entre New York et Paris, le train qui partait du Havre à la descente du paquebot. Le chauffeur enfournait à la pelle le charbon dans le moteur. Lui, mécanicien, conduisait la locomotive. Aristocratie du monde ouvrier. La photo est prise en gare devant un train à l'arrêt. Le panache de vapeur n'y apparaît

pas. Il est pourtant présent derrière la masse de métal, énorme cylindre, derrière les silhouettes verticales lui en bleu de chauffe, gris sur la photo, elle en manteau sur mesure. A l'âge d'être grand-père, il avait gardé une grande amitié pour son ancien chauffeur, à cause d'une histoire de guerre et d'accueil, de portes partout fermées, d'une seule porte ouverte.

Ils ne disent pas « uniforme », ils disent « combinaison ». Toutes taillées pareilles, mais les couleurs varient. Il n'a pas choisi. Il s'est vu confier celle du dessus de la pile quand son tour est venu. Dans le vaisseau spatial, pressurisation et climatisation maintiennent une constance de température et d'humidité, qui rend la transpiration improbable. Les combinaisons sont passées tous les décadis aux ondes antibactériennes. Leur remplacement est inutile. Lui, dans sa doublure, il a cousu une miniature. Un ovale. Un portrait qui ressemble à un émail, dans un sens un visage d'homme, quand on le retourne le visage de dieu. Dieu n'existe pas. Dans les cours de terraformation, on apprend qu'il n'y a pas plus de créateur que de fatalité. Dieu n'existe pas mais son visage existe. Il ne l'a pas vu depuis le décollage. Dès qu'il pense que personne le voit pas, il caresse la miniature à travers le tissu.

Une bombe suffit. Rien ne reste. Je n'ai pas de photo de ma grande-mère enfant.

Ce n'était pas un rêve. Des flammes sont montées dans le ciel de la ville. En rêver toutes les nuits, ne penser qu'à ça. Ce n'était pas un rêve, la toiture a fondu, la flèche s'est écroulée. Et dans les rêves, la cathédrale flanche. Le matin avec douleur, aller aux nouvelles, la croire effondrée, les voûtes à ciel ouvert. Ce n'était pas un rêve, la pierre a éclaté, la charpente a brûlé. Les rêves au réveil semblent optimistes. Ce n'est pas un rêve, la cathédrale sans toit, la voûte transpercée, est toujours là, debout. Il s'invente en pensée, en dessins, d'autres usages, en projets 3D. Une piscine sur le toit. Une serre avec des ogives de verre. Elle sera reconstruite dans son dernier état connu. Autre chose, rêver, autre chose et pourtant, comme on l'aimait, vieille et séculaire.

Les fillettes qui entrent en collants roses, en justaucorps et en chignon tiré, ont une démarche en petits pas, presque sur la pointe des pieds. L'hiver elles ont enfilé un blouson par-dessus leur tenue de danse, l'été on aperçoit leur épaule nue où se suspend la lanière de leur sac de toile. Elles poussent la porte vitrée, montent l'escalier en spirale en se tenant à la rampe, se retrouvent dans le vestiaire d'où quelques sons s'échappent de leurs bavardages tandis qu'elles traquent le moindre cheveu qui voudrait se libérer. En trotinant encore, ressorties du vestiaire, elles rasant une vitre en triangle, du sol jusqu'au plafond, qui donne sur le parking et d'où elles guetteront, une fois le cours fini, la voiture qui les attend. Les plus fières portent leurs pointes à la main. Dans la vaste salle de cours, un vieux poster d'Angelin Preljocaj présente un coin fatigué. Les barres sont bien fixées sur trois des quatre murs, la mesure est donnée d'une voix tonique, 1-2-3-4 s'entend plus que la musique transmise via bluetooth en mono sur une vieille sono. Le plafond pentu rappelle que dans ces locaux étaient des

ateliers dont les studios ont gardé le nom : Decanis. Les toitures laissent passer la froideur de décembre, les ouvertures sont trop petites pour donner de l'air aux répétitions supplémentaires du mois de juin. Sur les poutres en hauteur traînent depuis des années des toiles d'araignées. Les parents se succèdent dans les espaces communs, s'affalent sur les canapés, motivés ou résignés, bavards ou isolés. Le même air de batterie se répète de mercredi en mercredi. La mesure est partout, dans chaque pièce on compte, on reprend, on revient. Les vitres intérieures, si elles ne laissent pas passer beaucoup de son, donnent le ton. Les élèves de la leçon de piano s'égayent en sortant, les uns après les autres, les petits frères les poursuivent, tous baissant d'un ton quand ils passent à proximité de la porte entrouverte sur les danseuses classique, ils redescendent l'escalier, disent à peine au revoir, passent la porte vitrée qui claque. Le temps qui s'est accéléré vient maintenant se déposer sur le comptoir où, une fesse sur un haut tabouret, des habituées demandent un verre de vin ou café. Le patron les sert, nonchalant, avec des lunettes rondes. Quand il n'a personne avec qui bavarder, il soulève un papier sur son petit bureau à côté de l'entrée, encombré, où il peine à

trouver ses fiches quand un nouveau veut s'inscrire. Dehors devant la porte, des trentenaires dégingandés, une bière à la main, se la jouent cool, vêtements amples ils parlent haut, dread locks, turbans, barbe juste comme il faut. Certains sont de vrais musicos. Ils ne parlent pas trop, foncent vers le studio, s'enferment. Parfois passe une grosse caisse. Plus souvent quelques guitares, des basses dans leur étui noir. Les tarifs de location de salles sont affichés à côté du prix des consommations. L'insonorisation, bien pensée, suscite les louanges de tous les usagers. Le quart de queue au milieu du passage, personne ne se souvient de l'avoir entendu. Juste au dessus, un écran télé est suspendu au mur. Le samedi petits et grands récitent en chœur leur solfège. À la fête de fin d'année les plus jeunes ont chacun un grand bâton de bois qui, lorsqu'on le frappe, donne une note différente : ensemble avec leur professeur, ils sont un xylophone géant, tout petits qu'ils sont. Les ventilateurs tournent dans la salle de concert tout au bout du couloir, la lumière des portables qui filment sans arrêt gêne les têtes qui se balancent dans les rangées du fond. Sur la scène les débutants sont en duo avec leurs enseignants, les plus avancés font des jam session, batteurs, pianistes et trompettistes

ont travaillé des morceaux ensemble. Au bar bières et bonbons clôturent la saison et les grandes du cours de danse courent dans l'escalier à spirale pour redescendre le gros bouquet qu'elles vont offrir comme chaque année. Personne ne regarde les poutres apparentes.

Sous une tente aux tissus de couleurs, se tenait l'assemblée d'un village. La trame des tapis était usée, les bleus turquoise, les rouges sombres, commençaient à passer sur les tentures tendues sur le grand côté du fond, sur les deux petits côtés, sur le toit en pente – l'autre grand côté était grand ouvert. Les arbres n'étaient pas aussi grands ici qu'au bord du fleuve Sénégal, bien qu'on soit seulement quelques kilomètres plus au nord. La végétation était rabougrie. Les observateurs étrangers s'étaient assis avec les membres du parti d'opposition venus affirmer leur soutien aux paysans du lieu, à qui le leader demanda d'exprimer, chacun et sans crainte, ses revendications. Un jeune homme commença en arabe standard – celui de la télé – et le leader l'interrompit pour lui dire de s'exprimer en hasanya, le dialecte du pays, que chacun comprendrait, les plus vieux, les moins instruits. Le jeune homme parla des papiers d'identité que l'état civil leur refusait, des cartes d'électeurs qu'ils ne pouvaient obtenir. Le leader opina. La délégation étrangère écoutait attentivement.

Puis une vieille femme se leva. Ce qu'il nous faut, dit-elle (un interprète traduisait en français et en anglais), c'est une clôture. Ils n'avaient pas, dans ce village, assez d'argent pour une clôture. Pour une simple clôture qui empêcherait les animaux faméliques de divaguer, de brouter en herbe les plantations vivrières.

Est-il vrai que les chauves-souris dormaient la tête en bas, et les chevaux debout ? Il a appris les caractéristiques de chaque espèce animale, il les a vues et revues, en hologramme ou en 2D, pendant les cours de biologie et de terraformation. Il ne peut pas savoir si du flanc du cheval, quand on montait en selle, émanait de la chaleur. Il aimerait se dire que lorsqu'on tendait l'index vers la chauve-souris, dans le noir une grotte, elle venait caresser le dos de la main, que son aile était de velours. Il a lu au contraire des récits de morsures, des tirages de cheveux. Il connaît le mot « grotte ». Dans le vaisseau il y a des espaces réservés à l'expérience de l'humide et du sec. Il n'y a pas d'animaux. Les leçons disent que les hommes sont des animaux. Ce n'est pas pareil. Ils ne savent pas s'il reste des animaux, là d'où ils sont partis. Personne ne dit rien sur ce qu'ils espèrent, ce qu'ils craignent trouver, à destination. Il n'ose plus, maintenant, se glisser dans la couchette d'au-dessus ou d'au-dessous, pour sentir le rayonnement d'un autre corps endormi. Ils disent qu'il est trop grand maintenant. Dans les

dortoirs ils sont superposés. Il aimerait dormir plus souvent. Dehors il fait toujours nuit. Pour des années. Peut-être pour la vie.

Dans le grand meuble en bois verni contre le mur, une niche , dans la niche un bateau. Le rêve d'un bateau. La patience d'un matelot. Une maquette en bois, avec des voiles, avec trois mâts, avec des hublots, des cordages, une maquette de bois verni. Un chef d'œuvre de minutie. Mais quel pavillon battait-il ?

Sur la ligne de contact entre la Seine et le talus du bord, des bulles se formaient, éclataient et dessinaient des lignes souples et blanches à la surface de l'eau, au pied du calcaire des rives, des fougères, des arbrisseaux. Un homme vêtu de kaki sortit d'une voiture. Il portait des bottes en caoutchouc. Il s'arrêta un moment au-dessus de l'eau, suivit des yeux la ligne d'écume, scruta la surface de l'eau, attendit, attendit encore, n'observa aucun poisson. Les mains sur les hanches, il regarda les formes cylindriques de la centrale à béton qui surplombait la rive. Elle servait à la construction de la nouvelle ligne du RER. Il regagna sa voiture, pensif. Il conviendrait de revenir avec des éprouvettes. La liste des gens à contacter commença à s'aligner dans sa tête.

La chaleur accumulée dans les rues du vieux centre exsude par le calcaire dont sont faites les façades, par les pavés lustrés luisant comme une peau en sueur, Nîmes a la couleur de l'été. Laisser ses rues minérales pour la fraîcheur de l'avenue plantée d'arbres, goûter la différence entre une terrasse sous parasol où la température se concentre, et l'ombre délicieuse d'un platane. Avoir envie de poursuivre, longer le canal jusqu'au jet d'eau, traverser le jardin jusqu'à la fontaine, sa ruine comme un tableau d'Hubert Robert, ses parapets ses grands vases de pierre, s'asseoir et méditer sur la turbulence du temps. Revenir sur ses pas. Se trouver dans une ville vide. Que sont ces bâtiments sans lumière dedans, qui sont ces volets fermés à l'heure où l'air pourrait entrer, qui sont ces façades splendides qui ne cachent personne ? Le soir tombe lentement. Apercevoir un homme couteau et tablier dans une cuisine moderne aux couleurs vert olive. C'est le seul habitant. Entendre un bruit de voix sur une terrasse. Guetter une lumière à une fenêtre, une seule. Ce sont les deuxième et troi-

sième habitants. Plus près des arènes les terrasses sont pleines de jambes en short et de verres de bière, jeunesse et touristes se pressant le long d'un boulevard et de quelques rues au centre de la ville. Devenir historique : mourir au présent.

Nuit pas rien nuit presque couleurs presque  
noir nuit violine bandes horizontales comme  
d'un pinceau passé sur l'horizon pas rien nuit.

Souffle air dense de la nuit pas rien air la nuit  
engloutit le néant dans la nuit passe souffle pas  
rien la densité du sombre comme boire du noir.

Nuit noir horizon pas rien violet horizon un  
peu brun noir nuit une ligne de lumière très fine  
se devine.

Les photos collées dans de vieux albums montrent une peau de lait tachée de rouille et des cheveux frisés, denses et frisés, presque crépus, descendant en triangle jusqu'aux épaules, de face, de dos et tant de visages, toujours, autour de ce visage, le tourbillon des invitations dans le studio de la rue M. avec son balcon sur la cour intérieure, où l'on pouvait tenir certains soirs à trente, l'amitié aidant à quarante, beaucoup de visages dont le souvenir fait remonter les sentiments, les sympathies et l'inimitié, peu de visages qui pourraient encore être nommés, le temps est une vague qui emporte à la mer, laissant à son reflux quelques coquilles vides.

Yvetot, un nom connu de lui depuis toujours, lettres bleu nuit sur un fond blanc crème qui s'écaille, panneaux routiers en ciment sur le bord de la route, et le numéro de la route en blanc sur un fond rouge dans le petit rectangle dépassant du panneau. D'Yvetot il n'a aucune image – sauf, plus tard, celles d'Annie Ernaux.

*ne pas*

L'existence de chambres de torture : ne pas  
me laisser habiter par cette idée.

## *Réverbération de l'éther sur la plage*

La mer avale la lumière que les herbes des dunes transforment en fils d'argent. Des morceaux de ciel traînent sur le sable. L'écume en remontant vient les lécher de blanc, tantôt ils disparaîtront. Reste la bande de gris aux nuances d'horizon, la réverbération de l'éther sur la plage diffuse un rayonnement d'une douce intensité. Dans le mouvement des flux, le temps s'étale et se suspend. Tout devient instant.

Il porte son corps devant lui.

Il est debout, en pantalon de toile, manches retroussées sous le blouson de cuir, une énergie vitale dans le regard, une énergie dans le geste, dans les plis cassants des étoffes que le peintre emprunte au XVIIe siècle.

Il porte littéralement son corps devant lui, son cadavre. Son corps devant lui porté à bout de bras s'affaisse, s'affale, flasque, se dévale, dans ses propres bras, devient peau, devient pas rien, devient ce qui reste de ce qui était. Main à terre, épaule nue, corps sans tenue. Michel-Ange à la chapelle Sixtine se peint dans la peau d'un dépecé pendant dans un coin de l'enfer.

Il porte à bout de bras son devenir sa douleur sa présence ici-bas. Il porte. Muscles bandés. Droit. Il porte au présent la prémonition de la violence au monde.

Il porte en noir et blanc un portrait double, conscience poétique d'un monde marchandise. Et le peintre offre à qui passe une affiche collée au mur. Elle n'a rien à vendre. Elle est. Est vit. Elle meurt. Elle s'effiloche, lambeaux de temps.

Elle, là. Lui, là. Double portrait d'assassiné et de futur assassiné. Énergie et poésie.

En boiseries cirées sur tout un mur, des placards comme dans un bateau, et au bout sur le petit côté de la chambre, à la fenêtre, un rideau de toile de marine, sur l'autre mur un bureau encastré, un lit bateau, une table de chevet avec une lampe, des lunettes d'enfant à grosses montures, on a laissé la porte ouverte. Les boutons des placards sont ronds, un plafonnier tendu de blanc envoie une lumière de même couleur, dehors il fait nuit, sur le bureau des livres de classe, une petite voiture, sur les étagères au-dessus du lit des monstres et des merveilles, et une statuette pieuse, sur le lit une courtepointe en tissu écossais, depuis le couloir proviennent les sons assourdis de la télé que le père (l'oncle) regarde dans le salon. Ils sont trois enfants dans la chambre, tournant le dos au mur-placard, agenouillés devant le lit, il y a une femme aussi, les mains jointes et ne regardant plus ni le monde derrière le rideau qui ferme la fenêtre, ni la maquette en papier sur le bureau à côté du compas, ni la carte postale du Chili posée sur l'étagère devant quatre tranches de livres, où les lettres

blanches se détachent sur un vert d'eau, ni la couverture d'Astérix chez les Bretons posée en travers de l'oreiller, ni même la statuette en faïence de Quimper représentant sainte Anne, coiffe comme une couronne d'or, cape bleu marine enveloppant aussi la petite Marie, les mains sur les épaules, robe blanche semée de petits points, de feuilles, trois enfants et une femme se concentrant sur leurs mains jointes, quelques minutes hors du temps, la prière du coucher, le frère, la cousine et la sœur, et la grande personne, prononçant à voix haute et presque à l'unisson, elle un peu en avance, des paroles consacrées. Avant la solitude où chacun dans son lit serait livré à lui-même, à ses pensées mobiles, à ses doutes à venir.

Quand ils se déguisent, leur grand-mère traçait avec un bouchon noirci une fine moustache au-dessus de nos lèvres. Ils connaissent son histoire par bribes, entre Normandie et Corrèze.

La masse de la locomotive est suggérée par des aplats noirs s'estompant dans une ligne vaporeuse, le fracas des roues sur les rails, par les bordures rouge étincelle qui hurlent autour des traits blancs des cercles pas tout à fait fermés, trois grand et un petit devant, la vitesse est en marche, et les lettres n'ont pas le temps d'être vues en entier par nous qui sommes au bord du champ, qui devinons quand même, stylisé, « Nord Express », les engrenages sont faits de cercles moitié blanc moitié noirs, diversement tournés, reliés par des cônes en deux dimensions sur l'affiche encadrée au mur. De la postérité du ferroviaire dans la décoration.

Moins qu'un prolongement de la plaine crayeuse, Épernay se présente comme allant de soi, comme étant de nulle part ailleurs que d'entre soi. À Bruges au temps de Jan Van Eyck, les peintres faisaient venir de Champagne la craie qui leur servait d'enduit sur leurs panneaux de bois. Les couches alternées de toile tendue à la colle de lapin et de craie étaient raclées, et on recommençait, et on superposait, jusqu'à l'obtention d'une surface lisse, plus blanche que le marbre, aussi lumineuse que l'apparence de la vie.

Des maisons à un étage, larges, aux toits noirs, des maisons à un étage, plates, faites en brique, d'autres en pierre, des immeubles à un étage, même pas deux, ou si peu, des entrepôts des volets des rideaux. Le contraire d'une ville pétillante. Ville morne et morne plaine. La culture générale, celle des premiers âges scolaires, inculque des associations de vocables, morne langue. Les lectures élues en font jaillir d'inattendues, et le Morne m'emporte dans l'océan Indien avec le narrateur de Le Clézio

dans *Le Chercheur d'or*, paillettes d'un récit lu une première fois, très lentement, quelques pages par quelques pages, dans le RER A entre Auber et Nanterre, (on trouve rarement de place assise avant Auber), et le soir au retour, dans les deux RER, relu depuis, toujours très lentement, un temps de lecture fractionné s'accordant avec le tempo que le livre donne.

Un semi-remorque suivi d'une file de voitures, suit lui-même un engin viticole haut sur pattes qu'on appelle un enjambeur. Une bâtisse de fonction, ventrue. Elle ne pensait pas, quand elle écoutait Jacques Brel à l'adolescence – sa grand-mère détestait Brel, Piaf, les envolées lyriques – elle ne pensait pas qu'elle serait un jour invitée à dîner par une sous-préfète. Sa mère était amatrice d'opéra. Elle les emmenait parfois faire la queue (encore la station Auber) pour avoir les places de dernière minute à Garnier, et puis à Bastille, le plus souvent au poulailler, un jour une chance d'avoir la loge présidentielle, autrefois loge royale, non elle confond c'était à la Comédie française. La loge est réservée pour le caprice du président, jusqu'à un quart d'heure avant la représentation. Ensuite les places sont vendues à vil prix pour les plus chanceux des vilains. Vilain ne veut pas dire laid. C'est un homme libre qui

habite la campagne, un paysan qui n'est pas un serf. Vil et vilain n'ont pas la même étymologie. Le plus souvent encore, l'opéra tournait, disque noir sur le tourne-disque, cassette au son mauvais sur le magnétophone, elle disait à sa mère : « Pourquoi tu ne jettes pas tout ça pour ne garder que les CD ? », sa mère répondait que c'était ses interprétations préférées. Elle ne comprenait rien à *L'Or du Rhin*.

Grande pièce à Épernay, dans le salon de la sous-préfecture, tables rondes, verrière. Son autre grand-mère chantait toute la journée. Épernay ramassée, grilles, jardinets, arbres bien alignés. Les grilles anciennes sont en fonte ou en fer forgé, les barreaux modernes en aluminium. Elle a toujours eu de l'intérêt pour les minéraux, l'extraction pétrolière, et plus tard la métallurgie. Très vite elle sera orientée vers des formations qui la mèneront à la banque. Ce n'est pourtant pas sans rapport. Les capitaux en colonnes numériques de logiciels dédiés sont la version actuelle des cassettes d'Harpagon et des coffres des Gringotts. Elle a fini par se spécialiser dans le conseil en investissements miniers. Le système bancaire va naître au Moyen-Âge en Champagne, lors de foires bi-annuelles où les échanges au long cours entre Italie et Flandre stimulent

l'inventivité des manieurs d'argent. Deux ou trois siècles plus tard, Bruges inventait la bourse, faisant entrer l'Europe dans les temps modernes.

Ce n'était pas seulement un songe. C'était, derrière les portes de bois historiées de la cathédrale, un grand lac noir où se reflétaient des yeux. Seuls se reflétaient les yeux jaunes et mobiles des figures grimaçantes des chapiteaux, leurs traits ne pénétraient pas le miroir de l'eau. Les figures étaient accrochées à la pierre par des serres crochues, par des membres difformes, par des pieds de cochon noués autour de tronc très tordus et de gibets ricanants. Une lumière opalescente faisait flotter les visages de pierre dans la nuit et dans l'ombre. tout le reste était noir. Noir l'air poudreux comme de la suie, sous les voûtes qui retenaient prisonnière leur plainte continue, se la renvoyaient l'une à l'autre, réverbérée, leur plainte. Noir le ciel qui s'enfonçait dans un vortex spatial, un trou dévoreur de photons, que rendait seulement perceptible la frange du toit de la voûte effondrée.

Seuls les yeux se reflétaient, s'ouvraient et se fermaient, des amandes dorées apparaissaient sur l'onde au gré de leur clignement, selon un

rythme aléatoire que n'imprimait aucun clapotis, car la surface du lac était tendue et noire.

De la surface du lac émergeaient des roseaux, des colonnes cylindriques douces comme de la craie, des lotus de granit à la tige rugueuse qui s'ouvraient en éventail, au ras de l'eau s'ouvraient de vrais nénuphars, d'un blanc rosacé, sur leur feuille étalée comme une tache d'huile contenue dans une membrane plasmique, sombre comme le lac. Une barque passait sans un bruit, rien ne bougeait autour sauf la gaffe dont la moitié émergeait en diagonale et insufflait son mouvement sans que la moindre ride ne vînt froisser la surface de l'eau, le lac noir, et personne ne tenait la gaffe, un ample manteau à capuche, peut-être, comme celui d'un fantôme, ondulait dans l'ombre.

Et, se prolongeant, le lac passait entre deux piliers, devenait fange et boue, devenait marécage, devenait marigot, avec des grenouilles de totues les couleurs, des théories d'insectes dont le cliquetis d'ailes au ras de l'eau kaki évoquait le battement de pales de bois, de métal, de ventilateurs détraqués, de drones dressés pour l'attaque. Les crapauds coassaient. Du terrain fangeux émergeaient des lianes, des palétuviers, des espèces jamais nommées, qui tressaient

leurs racines aériennes, plus serrées qu'un panier d'osier.

Et, se prolongeant à travers ce treillis, même s'il peinait à passer, c'était maintenant un grand fleuve, charriant péniches, barges, convois de grumes sur lesquelles, jambes très écartées, se tenaient les flotteurs de bois, qui repoussaient la berge à coup de grandes gaffes, en chantant la chanson du prince assassiné au pont du confluent. Leur chant était ponctué par la corne des mariniers et par la sirène des vedettes de la police qui louvoyaient à la vitesse du goujon entre le usagers du fleuve, leur gyrophare tournoyait. Le long des rives les pêcheurs, les joggeurs, les pousseuses de landaus, savaient que deux fois par jour le fleuve inverserait son cours, ils passaient sans le regarder, allaient d'un côté et de l'autre, insensibles à son va-et-vient, et les crieries de poissons, les forts des halles, les gens de la grève, les tonneliers, les sapeurs pompiers, se tenaient prêts, deux fois pas jour, au renversement du cours, ils allaient, venaient, criaient, vendaient, chantaient, se tuaient la tête, ils trafiquaient, volaient, juraient, ils imitaient, contrefaisaient, ils se déclaraient leur amour, ils niaient, reniaient, se débarrassaient, et la vie sui-

vait son cours. Le fleuve jamais ne connaîtrait la mer.

*version n°2*  
*8 août 2024*

